

## **A Mercy de Toni Morrison ou l'intolérance du modèle intégrationniste américain**

**Bi Boli Dit Lama Berté GOURE**

Institut Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro, RCI  
benjamin3goure@gmail.com

### **Résumé :**

*Si la création romanesque de Toni Morrison fascine par la beauté artistique d'un style éclectique et novateur, l'écrivaine américaine reste proche des préoccupations sociales qui engagent sa communauté. Au-delà de la question féminine qui recoupe son roman intitulé A Mercy, Morrison nous replonge dans l'histoire lointaine de la colonisation de l'Amérique. L'on est en droit de s'interroger sur les motivations de ce choix étant donné que l'histoire procède des faits tandis que la littérature relève de l'imagination créatrice ou la fiction. En nous servant des outils d'analyse de la sociocritique, nous avons pu déterminer que le texte de Morrison propose une réécriture de l'histoire officielle qui vise dans un premier temps à rétablir la vérité sur le rôle des minorités dans la construction de la nation américaine, ensuite à contester les certitudes du discours officiel portant notamment sur le grand récit du creuset.*

**Mots clés : colonisation, réécriture, grand récit, intégration, assimilation, acculturation.**

### **Abstract:**

*Though Toni Morrison's fiction fascinates by the artistic beauty of her eclectic and innovative style, she remains close to the social concerns of her community. Apart from the feminist undertone of her novel entitled A Mercy, Morrison takes us back to the distant history of America's colonization. What could be the reason of this choice seeing that history is based on facts while literature deals with imagination or fiction? Through a sociological analysis, we have been able to determine that Morrison's text suggests is a rewriting of the official history in order to establish the truth about the role of minorities in the construction of the American nation, and a challenge to the official discourse namely the grand narrative of the melting pot.*

**Keywords: colonization, rewriting, grand narrative, integration, assimilation, acculturation.**

### Introduction

Lorsque Toni Morrison publie son livre intitulé *Paradise* (1998), le monde des lettres ne tarie pas d'éloges pour celle qu'il considère à juste titre comme une icône de la culture africaine-américaine. Dans un article d'Anette Lévy-Willard paru dans *Libération*, Toni Morrison est qualifiée de « papesse du féminisme », « d'idole de la communauté black » et « d'écrivain planétaire » ([http://www.liberation.fr/portrait/1998/06/05/rebelle-nobel\\_240554](http://www.liberation.fr/portrait/1998/06/05/rebelle-nobel_240554)). Le fait que le féminisme compte pour beaucoup dans l'engagement et la production littéraire de Toni Morrison est indéniable et de nature à justifier le qualificatif de « papesse du féminisme » associé à son image. Le rôle prépondérant qu'elle confère à ses personnages féminins, qui sont pour la plupart des femmes noires confrontées au discours sexiste de la majorité blanche et à la violence conjugale du mâle dominant noir, souligne son combat pour la réhabilitation de la femme en général et de l'Africaine-Américaine en particulier. Si cette « papesse du féminisme » est également adoubee par la communauté africaine-américaine pour ses qualités de militante acharnée, il n'en demeure pas moins que sa création littéraire reste empreinte d'originalité. Tout au long de sa riche carrière de romancière, elle a su éviter le piège d'une littérature inféodée au particularisme du roman social africain-américain. Quoiqu'il ait en partage avec ce dernier la contestation des discours dominants, le roman de Morrison inscrit sa rébellion dans un cadre plus général, ce qui autorise sans doute Anette Lévy-Willard à lui accorder cette dimension planétaire.

Son roman *A Mercy* (2008) est un condensé des thématiques chères à Morrison en ce sens qu'il présente des personnages d'origines raciales et culturelles diverses, tout en faisant la part belle aux figures féminines. En 1690, dans cette Amérique des origines, où règne le chaos, où les Pères pèlerins, à peine débarqués du *May flower*, luttent encore pour assoir un Etat de droit et où la colonisation orchestre déjà ses premiers abus avec l'extermination programmée des peuples premiers et l'asservissement des Africains, le sort des femmes est loin d'être des plus enviables. Mais, au-delà de la question féminine, l'historicité de ce roman qui revisite le passé lointain du Nouveau monde. Dans le cadre de cette réflexion, notre propos est d'évoquer la déconstruction opérée par Morrison en rapport avec l'histoire officielle. Ce projet nous semble porteur de sens car le traitement des faits historiques revêt une importance particulière chez les écrivains africains-américains contemporains. Comme l'affirme Maggie Sale:

From its earliest extant text, Frederick Douglass's "The Heroic Slave" (1853), this fictional tradition has challenged official versions of history with new versions based upon the perspectives of enslaved and free African American people (1997, 358).

Si le but ultime de cette littérature est de favoriser l'intégration du sujet africain-américain, chez Morrison, plus qu'une réécriture de l'histoire, ce sont les grands mythes fondateurs de la nation américaine qui sont contestés, notamment la théorie du creuset. Dans le souci de rester fidèle au texte, vu que notre approche se veut sociologique, nous porterons un regard attentif aux représentations sociales du roman de Morrison afin d'en définir le champ sociohistorique (M.P. Schmitt et A. Viala, 169). Ce qui justifie d'ailleurs que nous mettons constamment les référents sociohistoriques du texte en rapport avec la réalité.

## 1. Regard critique sur l'histoire officielle

Au-delà des préoccupations esthétiques communes à toutes les formes d'expression ainsi qu'à tous les courants littéraires, la littérature d'obédience africaine-américaine s'attache au message politique épousant la cause commune. S'il est vrai que l'esthétisme ne rime pas avec l'utilitarisme, il n'en demeure pas moins que dans la conception africaine-américaine, écrire a toujours été un acte hautement politique. Dans un contexte où l'Africain-Américain se voit refuser toute dignité humaine, il devient nécessaire de battre en brèche toutes les théories pouvant contribuer à son asservissement culturel et cela par tous les moyens possibles y compris celui de la littérature. Partant du postulat que l'histoire des Noirs aux Etats-Unis a été tronquée et ce pour des raisons purement idéologiques, des romanciers comme Toni Morrison ont entrepris de restituer le rôle important qu'ont pu jouer les Africains et plus tard leurs descendants dans la construction de la nation américaine, en peignant de simples anonymes dont le quotidien réfute toutes les thèses admises sur la prétendue invisibilité des Africains-Américains.

### 1.1 La réalité de l'expérience africaine-américaine

Décider de réhabiliter l'histoire du peuple africain-américain par le canal de la fiction romanesque peut paraître paradoxal vu que l'histoire relève du domaine des faits documentés et vérifiables tandis que la fiction est fille de l'imagination. Mais, opposer la fiction à une histoire officielle romancée, parcellaire et volontairement partisane, confère à la littérature son caractère esthétique tout en réaffirmant le message politique sous-jacent. Le contexte de *A Mercy* montre qu'il épouse les contours du roman historique. En effet, l'inscription d'une date notamment de l'année 1670 dans le texte ou plus précisément leco-texte selon le mot de Claude Duchet (1979), précise qu'il appartient au champ littéraire du roman historique africain-américain qui se fait plus éloquent dans les années 1970 (M. Sale, 1997, 358). Les romanciers de cette tendance reprochent au discours officiel de vouloir égarer la mémoire collective en rependant des idées erronées sur l'expérience de l'Africain-Américain. Ainsi, Le désordre apparent de ce roman de Toni Morrison n'empêche pas qu'il recèle de références intéressantes empruntées à l'histoire et qui mettent en doute la version officielle. Aussi, l'on note que la mère de Florens se souvient encore de la vie qu'elle a menée en Afrique bien avant sa capture et sa déportation en Amérique. Certes, sa faible instruction ne lui permet pas de donner la date de sa capture encore moins de nous éclairer sur son origine, mais la simple référence à l'Afrique est hautement significative dans le fonctionnement de l'histoire.

Comme le souligne Maggie Sale : « Slavery in the United States denied an enabling memory of life in Africa, its thriving communities, its complex cultures, its various religious traditions, its ancient history of trading, manufacturing, and nomadic societies » (1997, 358). En occultant le passé glorieux de l'Afrique, les esclavagistes ne visaient autre chose que l'assujettissement de l'Africain-Américain devant apparaître comme un être déraciné et sans repère, condamné à croire en une version peu reluisante sur ses origines. Le discours de la mère de Florens révèle que l'Afrique, sa terre natale, jouissait d'une organisation sociale véritable avec des royaumes structurés:

Insults had been moving back and forth to and fro for many seasons between the kings of we families and the kings of others families [...] Everything heats up and finally the men of their families burn we houses and collect those they cannot kill or find for trade (T. Morrison, 2008, 161).

Certes, l'épisode qu'elle relate porte sur les querelles intestines qui ont fait le terreau de la traite négrière, mais l'existence de forces en présence aux intérêts divergents, la mention d'armées et de chefs qu'elle désigne comme des rois stipule que l'Afrique était habitée par des peuples cosmopolites aux cultures foisonnantes. Cette incursion dans le patrimoine socio-culturel africain compte pour beaucoup dans l'engouement qu'a connu des mouvements comme celui de Marcus Garvey. Et le grand succès qu'a eu un auteur comme Alex Haley en retrouvant et en rendant compte de ses racines africaines dans un roman historique de belle facture prouve l'attachement des Africains-Américains à la terre de leurs ancêtres (Alex Haley, 2007) Le récit de cette esclave venue d'Afrique contribue à rendre sa fierté aux descendants d'esclaves que le système a voulu rendre dociles et soumis en prétextant que leurs ancêtres se seraient résignés à leur sort, sans faire preuve du moindre sursaut d'orgueil, se laissant transporter sur les négriers, sans la moindre résistance :

Some of we fought [...] When the canoe heeled, some of we jumped, [...] We are put into the house that floats on the sea and we saw for the first time rats and it was hard to figure out how to die. Some of we tried; some of we did. Refusing to eat the oiled yam. Strangling we throat. Offering we bodies to the sharks [...] (T. Morrison, 2008, 162).

Ces quelques références attestent que les esclaves n'ont pas toujours été des sujets avachis et dociles. Seuls des personnes fières, des gens dignes qui n'ont jamais connu l'esclavage et ne pouvant se résoudre à accepter un tel sort, pouvaient ainsi s'offrir en holocauste à la mer pour échapper au triste sort qui leur est réservé.

D'autre part, la philosophie raciste s'est évertuée à oblitérer toute trace de la contribution des peuples originaires d'Afrique aux avancées technologiques responsables de l'essor industriel et économique de la nation américaine. Mais la vérité est que les Africains présents en Amérique durant les premières heures de l'histoire de cette nation n'ont toujours pas été de simples esclaves ignorants. *A Mercy* révèle d'ailleurs l'existence d'Africains libres, d'ouvriers qualifiés appartenant à la classe moyenne. Tel est le cas du forgeron noir employé par Jacob Vaark, le maître de l'exploitation où vit Florens. La description que donne de lui Lina la servante indienne qui vit sur l'exploitation de Vaark confirme qu'il jouit d'un statut particulier, malgré sa couleur de peau :

Learning from mistress that he was a free man doubled her anxiety. He had rights, then, and privileges, like Sir. He could marry, own things, travel, sell his own labor. She should have seen the danger immediately because his arrogance was clear (T. Morrison, 2008, 43).

Il ressort de ce qui précède que jouissant pleinement de ses droits, il lui est possible de monnayer son savoir-faire et de traiter d'égal-à-égal avec les Blancs. Sa fière allure traduit le fait qu'il ne courbe l'échine devant personne, étant non seulement libre, mais fière d'un savoir-faire d'autant plus recherché que les ouvriers qualifiés sont encore rares dans cette Amérique sauvage. Le métier de la forge n'a aucun secret pour lui au point de lui valoir toute l'admiration de Scully qui ne tarie pas d'éloges pour son savoir-faire : « Not only was the house grand and its enclosure impressive, its gate was spectacular[...] He admired the smitty and his craft» (T. Morrison, 2008, 146).

Ce forgeron chevronné qui mérite le titre de ferronnier dispose également d'un vaste savoir dans les sciences médicales. En effet, la famille de Vaark a été totalement décimée par la variole qui sévit alors dans cette région dépourvue d'infrastructures modernes. Après les

décès successifs de ses trois enfants, Jacob Vaark leur a emboité le pas et n'a pu malheureusement intégrer la grande demeure qu'il a fait construire. A sa suite, son épouse tombée malade s'en remet au forgeron africain qu'elle a vu pratiquer des soins d'une grande efficacité sur Sorrow sa servante qui a souffert du même mal. C'est donc à juste titre qu'elle le sollicite dans sa maladie.

Cet ouvrier au grand savoir représente ces nombreux hommes noirs libres à l'image de Benjamin Banneker dont la riche contribution, bien que volontairement passée sous silence, réfute la théorie raciste de l'infériorité intellectuelle du Noir qui a servi d'argument pour justifier son asservissement (Carroll Pursell, 2005). Des études récentes ont permis de mettre à jour cette contribution et elles permettent d'affirmer que la disposition à la servitude et l'ignorance n'était nullement consubstantielles aux Africains comme l'on a voulu le faire croire.

### 1.2 Une nouvelle vision de l'esclavage américain

Si la majorité des Européens ont émigré en Amérique pour faire fortune dans ce qu'ils considèrent alors comme un eldorado, il existe cependant des personnes qui ont été forcées de s'y exiler pour fuir la pauvreté profonde de leurs foyers d'origine. C'est le cas de Jacob Vaark pour qui la perspective d'une vie meilleure fut une aubaine, mieux une échappatoire :

In fact it was hardship, adventure, that attracted him. His whole life had been a mix of confrontation, risk and placating. Now here he was, a ratty orphan become landowner, making a place out of no place, a temperate living from raw life (T. Morrison, 2008, 10).

L'orphelin misérable qu'il a toujours été pouvait maintenant rêver de propriétés. D'ailleurs, la manière dont il épouse Rebekka lève un coin de voile sur l'extrême pauvreté qui sévit alors en Angleterre. L'union de ces parfaits inconnus tient plus du mariage arrangé à l'issue d'une transaction financière avec la famille de l'épouse que de l'histoire d'amour, vu que Rebekka a été échangée contre des biens et de l'argent : « Rebekka's mother objected to the "sale" – she called it that because the "prospective" groom had stressed reimbursement for clothing, expenses and few supplies – not for love[...] » (T. Morrison, 2008, 72). En clair, son père, étreint par la pauvreté, n'a pas hésité à « vendre » sa fille qu'il a obligée par la même occasion à effectuer le voyage périlleux vers le Nouveau monde, malgré les objections de son épouse. Si Vaark a eu la chance inespérée d'hériter d'une exploitation lui assurant des conditions de vie meilleures, car sans être riche pour autant, il sort définitivement de la précarité, cela n'est le cas pour Scully et Willard, les deux ouvriers sous contrat qu'il emploie sur sa propriété.

*A Mercy* est né de l'imagination créatrice de Morrison, mais les références à l'histoire réelle sont évidentes et révélatrices comme nous l'avons indiqué jusqu'ici. Ainsi, lorsque le narrateur nous apprend que Willard Bond a été vendu pour une période de sept ans à un fermier de la Virginie, cette révélation est de nature à surprendre. Or il s'agit là du régime engagiste dont l'existence a été révélée au grand public grâce à des fouilles archéologiques tel que le stipulent Don Jordan et Michael Walsh dans un livre intitulé *White Cargo : The Forgotten History Of Britain's White Slaves In America*:

Forensic anthropologists believe the youth was probably an indentured servant – the deceptively mild label commonly used to describe hundreds of thousands of men, women and children shipped from Britain to America and the Caribbean in the 150 years before the Boston Tea Party in 1773 (2007, 11-12).

L'histoire officielle a jugé utile de gommer toute trace de ce passé peu glorieux en passant sous silence l'existence de ces esclaves blancs. En effet, le forgeron africain qu'admire Willard Bondse démarque non seulement de ses frères mais également des travailleurs blancs soumis au régime engagiste. Ces ouvriers sans instruction sont contraints de travailler comme des esclaves, pour payer une dette, sans jamais pouvoir recouvrer la liberté pour certains.

De plus les réclames publicitaires portant sur la vente ou la location de serviteurs montrent qu'ils subissaient souvent le même sort que les autres esclaves :

A likely Negro about 9 years [...] Mullatto Fellow very much pitted with small pox, honest and sober [...] White lad fit to serve [...] Wanted a servant able to drive a carriage, white or black [...] Healthy Dutch woman for rent [...] (T. Morrison, 2008, 50).

Don Jordan Et Michael Walsh confirment le récit de Morrison en ces termes :

This book tracks the evolution of the system in which tens of thousands of whites were held as chattels, marketed like cattle, punished brutally and in some cases literally worked to death. For decades, this underclass was treated just as savagely as black slaves and, indeed, toiled, suffered and rebelled alongside them (2007,11-12).

Pour ces serviteurs devenus esclaves du fait de leurs conditions économiques difficiles, la couleur de la peau importe peu. Le facteur qui les unit semble être le statut social. Il est clair que pour les Européens qui constituent la grande majorité de ces gens, l'Amérique n'est pas censée perpétuer les injustices sociales de l'ancienne Europe. Ils attendent de leur nouveau foyer qu'il leur assure une seconde chance et l'espoir d'un nouveau départ. Les injustices qu'ils subissent les portent à se rebeller. Qui plus est, le texte de Morrison fait état d'un soulèvement désignée par le vocable révélateur de « people's war » ou guerre du peuple, qui illustre l'antagonisme entre les classes :

Half a dozen years ago, an army of blacks, natives, whites, mulattoes – freedmen, slaves, and indentured – had waged war against local gentry led by members of that very class (T. Morrison, 2008, 8).

Le drame n'est pas que ces hommes du peuple qui réclament des conditions de vie et de travail meilleures ont échoué dans leur tentative, mais ce sont surtout les conséquences de ce conflit à l'issue duquel des lois sont édictées à l'encontre des seuls Noirs :

When that people's war lost its hope to the hangman, the work it had done [...] spawned a thicket of laws [...] By eliminating manumission, gatherings, travel and bearing arms for black people only; by granting license to any white to kill any black for any reason [...] (T. Morrison, 2008, 8).

Non seulement les lois issues de ce conflit servent les intérêts de la petite noblesse en réduisant la classe ouvrière au silence, mais elles font le lit d'une injustice raciale qui sévira tout au long des siècles à venir. Toute chose qui prouve que la réalité est bien différente de l'histoire officielle. Car s'il a fallu attendre des fouilles archéologiques pour confirmer l'existence d'esclaves blancs dans un contexte de suprématie de la race blanche, que reste-t-il encore des grands mythes qui entourent la naissance de la nation américaine ? Et Toni Morrison ne manque pas de pousser la réflexion plus loin en s'attaquant au mythe du melting pot. L'histoire du Nouveau monde est encore plus complexe que ne laissent envisager les légendes des Pères fondateurs et le multiculturalisme célébré à travers l'idéologie du creuset.

## 2. Les dérives autoritaires de la pensée américaine

Les grands récits tels que les mythes et les archétypes qu'ils projettent ont un rôle majeur dans l'émergence d'une conscience collective et les Etats-Unis n'échappent pas à cette réalité. Compte tenu de la riche diversité des populations à l'origine du peuplement du Nouveau monde, les mythes comme celui du creuset ont toujours mis en avant la cohésion voulue par les Pères fondateurs. Le paradoxe des théories pensées par les Pères fondateurs en général et de la vision de Thomas Jefferson en particulier réside dans le fait de célébrer la diversité culturelle tout en refusant le droit à la différence (H. Paul, 2014, 263). *A Mercy* revient d'ailleurs sur l'acculturation programmée des descendants d'esclaves africains et le refus des Indiens de renoncer à leur culture montre comment le capitalisme mercantiliste affecte gravement les idéaux de cohésion entre les peuples.

### 2.1 L'assimilation violente des Africains

Le melting pot ou la théorie du creuset stipule que la société américaine est riche de l'intégration quasi harmonieuse des peuples. Selon Heike Paul, cette théorie trouve sa plus belle expression dans la locution latine *E Pluribus Unum* qui traduit l'unité dans la diversité :

*E Pluribus Unum*[...] can be regarded as an unofficial motto of the United States, and has become a standard manifestation of the melting pot myth, which more than any other foundational myth evokes a vision of national unity and cohesion through participation in a harmonious, quasi-organic community that offers prospective members a second chance and a new beginning and molds them into a new 'race,' a new people [...] (2014, 259).

Malgré ce projet ambitieux, la vérité est que l'Amérique n'a pas toujours su s'enrichir de ses différences. Pourtant, si l'on considère l'histoire du peuplement, la mosaïque des peuples qui émigrent vers le Nouveau monde à l'époque de la colonisation n'a pas de pareil. Le plurilinguisme de Florens illustre bien cette diversité culturelle qu'annoncent les premières pages du livre. En réalité, il ne s'agit pas véritablement de « l'emploi successif ou simultané de deux (ou plusieurs) langues de la part d'un écrivain » (P. Aron, 2002, 72), au sens strict du terme, mais de la présence de plusieurs emprunts effectués par le personnage de Florens qui ne maîtrise apparemment aucune de ces langues. Un énoncé tel que « Senhoris not paying the whole amount he owes to Sir » (T. Morrison, 2008, 5), dénote la multiplicité des influences culturelles présentes dans les colonies. En dehors des Indiens Algonquins qui font partie des peuples premiers, l'on y trouve des Européens de diverses nationalités et des Africains.

La rencontre de ses peuples aux origines variées conduit nécessairement à des brassages ethniques qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, comme l'atteste le cas de la Barbade : « The place is a stew of mulattoes, creoles, zambos, mestizos, lobos, chinos, coyotes » (T. Morrison, 2008, 28). Certes, la Barbade n'est pas une région des Etats-Unis mais des théoriciens du creuset comme De Tocqueville entrevoyaient à travers la mixité des peuples, l'éclosion d'une démocratie qui allait devenir un modèle pour les autres peuples. L'erreur a donc consisté à obliger les peuples à muer en une entité unique. Aussi, Heike Paul affirme que l'idée du Melting Pot n'a pas toujours recueilli l'adhésion de tous, étant même considérée par certains comme un instrument d'acculturation ou d'assimilation forcée (2014, 259).

S'agissant de l'héritage culturel africain, il est censé disparaître. Les esclavagistes craignant que les Africains ne constituent un groupe aux intérêts économiques opposés aux leurs, ils entreprennent de les priver de leurs racines. Dans la mesure où le recours aux esclaves africains a pour but de répondre au besoin croissant en main d'œuvre, il faut que ces derniers restent soumis. Et le moyen idéal pour y parvenir est de les figer dans une catégorie sociale inférieure tout en les privant de leur culture. Dès leur arrivée en Amérique, l'appareil idéologique devant servir à leur acculturation, tel un rouleau compresseur, se met en place pour les dépouiller de toute dignité. Et la mère de Florens prend très tôt conscience du projet assimilationniste de ses maîtres :

It was there I learned how I was not a person from my country, nor from my families. I was negrita. Everything. Language, dress, gods, dance, habits, decoration, song – all of it cooked together in the color of my skin (T. Morrison, 2008, 163).

Il se développe alors aux Etats-Unis une forme particulièrement violente de l'esclavage qui ne se s'arrête pas seulement aux souffrances physiques mais atteint l'individu dans ce qu'il a de plus intime notamment son identité culturelle. Comme on le voit avec la mère de Florens, toute la quintessence de son expérience humaine se trouve résumée dans la couleur de la peau. Au lieu de marquer la différence en représentant un particularisme riche, elle devient le symbole de son asservissement.

Florens est l'aboutissement du processus d'acculturation qui commence avec sa mère dans le sens où elle n'a aucune emprise sur ses origines. Cette jeune esclave née d'une mère africaine et d'un père inconnu est probablement une mulâtresse. Après avoir passé le clair de son enfance dans la colonie du Maryland chez des maîtres portugais, elle a gardé quelques bribes de leur langue en plus de l'Anglais. Ce qui explique d'ailleurs qu'elle se réfère à Jacob Vaark, qui l'a acquise de D'ortega en compensation d'une dette impayée, en tant que Sir et à D'ortega en tant que Senhor : « Senhoris not paying the whole amount he owes to Sir » (T. Morrison, 2008, 5). Son destin à la maison des Vaark est étroitement lié à celui de Lina la servante indienne qui l'adopte alors comme sa propre fille et entreprend d'achever son éducation. En fait, les influences culturelles qui contribuent à lui forger une identité sont nombreuses.

De sa mère elle a gardé la pratique africaine consistant à déchiffrer des messages à travers des phénomènes naturels : « Other signs need more time to understand. Often there are too many signs, or a bright omen clouds up too fast » (T. Morrison, 2008, 2). Mais on pourrait attribuer également cette pratique à l'influence indienne de Lina. Quoi qu'il en soit, Florensest

dans l'incapacité d'adopter une religion en particulier, étant assaillie par des pratiques aussi variées qu'antagonistes. Vu que les D'ortega sont des catholiques et qu'ils ont confié la conversion de leurs esclaves à un prêtre catholique, Florens a un profond respect pour la Vierge. Pourtant, elle ne peut pratiquer le catholicisme chez ses nouveaux maîtres protestants qui vouent une haine totale aux disciples de la papauté étant eux-mêmes divisés en de nombreux courants irréconciliables. Son indécision se trouve résumée dans ce passage:

Lina says there are some spirits who look after warriors and hunters and there are others who guard virgins and mothers. I am none of those. Reverend Father says communion is the best hope, prayer the next. There is no communion hereabouts and I feel shame to speak to the Virgin when all I am asking for is not her linking. I think Mistress has nothing to say on the matter. She avoids the Baptists and the women who go to the meeting house (T. Morrison, 2008, 67).

Entre l'héritage culturel africain, l'influence amérindienne, la religion catholique et le protestantisme, Florens subit un phénomène de créolisation négative à l'issue duquel elle n'a finalement aucune racine, confirmant ainsi les craintes des détracteurs du melting pot. Elle reconnaît elle-même qu'elle est un être hybride lorsqu'elle affirme ceci : « Lina is correct. Florens, she says, it's 1690. Who else these days has the hands of a slave and the feet of a Portuguese lady? » (T. Morrison, 2008, 2). Et Lina est en droit de formuler ce reproche, car même si elle est contrainte de vivre avec des sujets européens après que son clan a été décimé par une épidémie de variole et qu'elle a perdu l'usage de sa langue maternelle, son contact avec de la civilisation européenne ne lui a pas fait perdre ses racines.

## **2.2 Le mode de vie des peuples premiers en sursis**

En effet, le cas de Lina montre bien cette tentative de la majorité européenne d'anéantir les autres cultures et la réaction de survie qui a poussé les indiens à vivre reclus dans les réserves où ils étaient parqués. Le récit de Morrison parodie l'histoire officielle en faisant référence aux rapports bienveillants que les premiers colons ont entretenus avec les peuples premiers et qui fondent le mythe de Pocahontas. Si, contrairement à Pocahontas, Lina est une esclave vendue à Jacob Vaark par des missionnaires presbytériens, elles ont en commun cette franche collaboration avec les colons qu'elles aident à survivre dans cet environnement hostile :

Waiting for the arrival of a wife, Sir was a hurricane of activity laboring to bring nature under control... But it was she who taught him how to dry the fish they caught; to anticipate spawning and how to protect a crop from night creatures (T. Morrison, 2008, 47).

C'est encore Lina qui va servir de sage-femme à l'arrivée des premiers enfants du couple Vaark qui a fini par l'adopter et lui accorder plus de confiance qu'aux Européens pour des événements aussi délicats que les naissances.

Néanmoins, cette collaboration ne cache pas le fait que Lina ait subi à une acculturation programmée. N'ayant eu d'autre choix que de se laisser prendre en main par une colonie de presbytériens une fois son clan décimé par la variole, Lina a dû épouser le christianisme contre son gré. Le choc culturel est brutal en ce sens qu'en plus de montrer de la révérence à un Dieu qu'elle ne connaît pas, elle est bientôt soumise à de nombreux interdits :

She learned that bathing naked in the river was a sin ; that plucking cherries from a tree burdened with them was theft ; that to eat corn mush with one's fingers was perverse...Covering oneself in the skin of beasts offended God [...] They clipped the beads from her arms and scissored inches from her hair (T. Morrison, 2008, 46).

Le but de ces interdits n'était autre que d'effacer toute trace des traits culturels indiens. Les vêtements de cuir, les perles et les cheveux longs qu'on lui interdits ne sont que des traits distinctifs de la culture amérindienne et qui n'ont aucun rapport avec la dévotion religieuse. Dans la conception occidentale, l'abondance des cheveux symbolise chez la femme la fertilité (M. Ferber, 91, 2007). Or, Lina nous apprend qu'elle est la seule descendante de son clan encore en vie. Il lui semble impossible de perpétuer la lignée de ses ancêtres et de pérenniser la culture de son peuple. Le fait qu'il lui est défendu de porter le symbole de la fertilité préfigure l'anéantissement de tout un peuple avec ses us et coutumes. En mettant en rapport l'incapacité de Lina à concevoir qu'elle compense en adoptant Florens, la survie de son héritage culturel reste illusoire. Malgré tous ses efforts pour être reconnue, Lina n'a jamais eu le droit de participer aux offices religieux du Dimanche.

De fait, le projet d'acculturation et d'assimilation se solde par un échec :

Relying on memory and her own resources, she cobbled together neglected rites, merged Europe medicine with native, scripture with lore, and recalled or invented the hidden meaning of things (T. Morrison, 2008, 46).

La persistance de la culture de Lina se traduit par la conscience écologique précoce dont elle fait preuve et par son attachement à la terre. Contrairement à la culture occidentale qui après avoir détruit la nature au bénéfice du capitalisme mercantiliste, se rend en fin compte de l'importance et de la fragilité des écosystèmes. En attribuant la maladie et la mort de son maître au fait qu'il a abattu de nombreux arbres pour y faire construire une grande maison, sans toutefois s'excuser auprès de la nature, Lina qui représente la culture indienne montre que notre environnement mérite d'être traité avec délicatesse.

### **Conclusion**

En définitive, si le roman, forme littéraire célébrant la fiction, n'est pas le moyen privilégié pour le rétablissement de la vérité de l'histoire, celui de Morrison a tout de même le mérite d'interroger l'histoire officielle de la nation américaine, pour en dénoncer les dérives idéologiques. En effet, le racisme subi par les descendants d'Africains à ce jour est tributaire du rôle mineur accordé par l'histoire aux ancêtres des Africains-Américains, dans la construction de l'Amérique.

Le texte de Morrison parvient à contester les certitudes du discours officiel en rétablissant la vérité sur l'existence de structures étatiques véritables dans l'Afrique ancestrale, la créativité et l'ingéniosité des premiers Africains-Américains et par ricochet leur riche contribution à la construction de l'Amérique. De plus, en révélant l'existence d'esclaves blancs à qui il est arrivé de parler de la même voix que leurs compatriotes noirs, Morrison affirme que l'existence du servage dans sa forme particulièrement américaine obéit au principe de l'exploitation de l'homme par l'homme qui est malheureusement une notion consubstantielle au capitalisme mercantiliste.

L'extermination programmée de la culture indienne et l'assimilation forcée des Africains-Américains attestent de l'intolérance et de l'inadéquation du modèle intégrationniste américain. En s'attaquant ainsi au mythe du creuset et à la prétendue symbiose harmonieuse des peuples, le texte de Morrison confirme la méfiance des écrivains contemporains vis-à-vis des grands récits.

### Bibliographie

- ARON Paul *et al.*, 2010, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF
- CROS Edmond, 2003, *La sociocritique*, Paris : L'Harmattan
- DUCHET Claude, 1975, *Sociocritique*, Paris : Nathan
- FERBER Michael, 2007, *A Dictionary of Literary Symbols*, London: Cambridge University Press.
- HALEY, Alex, 2007, *Roots: The Saga of an American Family*, New York: The Vanguard Press, 30<sup>th</sup> edition.
- JORDAN Don and Michael WALSH, 2007, *White cargo: the forgotten history of Britain's White slaves in America*, New York: New York University Press.
- Lévy-Willard Anette [http://www.liberation.fr/portrait/1998/06/05/rebelle-nobel\\_240554](http://www.liberation.fr/portrait/1998/06/05/rebelle-nobel_240554), consulté le 10/08/2018
- PAUL Heike, 2014, *The Myths That Made America*, Bielefeld: Transcript Verlag.
- PURSELL Carroll, 2005, *A Hammer in Their Hands: A Documentary History of Technology and the African-American Experience*, Cambridge, Massachusetts: The MIT Press
- SALE Maggie, 1997, « Historical Novel », *The Oxford Companion to African American Literature*, Oxford: Oxford University Press, p358-3589
- MORRISON Toni., 2008, *A Mercy*, London: Vintage Books,
- SCHMITT M. P. et A. VIALA, 1982, *Savoir-lire*, 5<sup>ème</sup> édition, Paris : Les Editions Didier.
- WIEVIORKA Michel, 2001, *La différence*, Paris : Les Éditions Balland
- ZIMA Pierre V., 2011, *Texte et société*, Paris : L'Harmattan.